

L'Invisible Madame Orwell

DE LA MÊME AUTRICE

AUX ÉDITIONS HÉLOÏSE D'ORMESSON

Tout ce que je suis, 2013. 10/18, 2024.

Stasiland, 2008. Nouvelle édition, 2023.

Anna Funder
L'Invisible
Madame Orwell

Éditions Héloïse d'Ormesson

Roman traduit de l'anglais (Australie)
par Carine Chichereau



Titre original: *Wifedom — Mrs. Orwell's Invisible Life*
Éditeur original: Hamish Hamilton, 2023
© Anna Funder, 2023

Pour la traduction française:
© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2024
ISBN 978-2-35087-933-8

Éditions Héloïse d'Ormesson, 92 avenue de France, 75013 Paris,
www.editions-heloisedormesson.com
Pour nous écrire : serviceclients@lisez.com

En application du code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

*À Craig,
À Imogen, Polly et Max.*

L'amour [...] sexuel ou pas est un travail ardu.

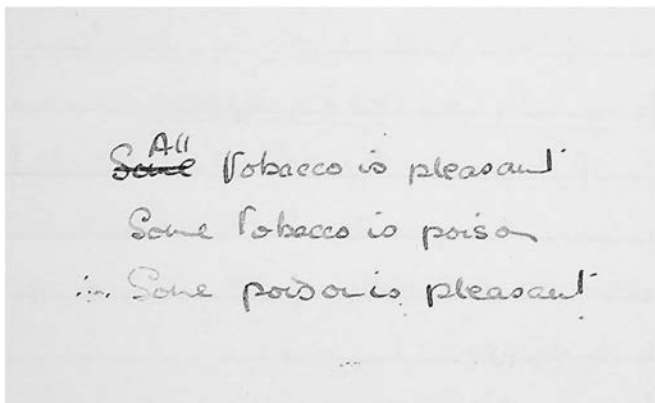
George Orwell

Nous inventons les personnes que nous aimons.

Phyllis Rose

*Les hommes et les femmes lisent [...] des livres
afin d'aimer la vie davantage.*

Vivian Gornick



« Le tabac est bon. Le tabac est poison. Donc le poison est bon. »
Carnet d'Eileen O'Shaughnessy à Oxford, cours de philosophie, vers 1923.

En 2005, six lettres de la première épouse de George Orwell, Eileen O'Shaughnessy, à sa meilleure amie, Norah Symes Myles, ont été découvertes. Celles-ci datent de la période de son mariage avec Orwell, entre 1936 et 1945. Elles figurent en *italiques* à travers ce livre.

S O M M A I R E

—

| I |

LA CONDITION D'ÉPOUSE, CONTREFICTION 15

| II |

GUERRIÈRE INVISIBLE 119

| III |

TRAVAILLEUSE INVISIBLE 211

| IV |

HAPPY END 331

| V |

LA VIE APRÈS LA VIE 371

C O D A 437

N O T E S 447

B I B L I O G R A P H I E 486

R E M E R C I E M E N T S 490

C R É D I T S P H O T O G R A P H I Q U E S 493

| I |

LA CONDITION D'ÉPOUSE,
CONTREFICTION

SUFFOLK.

NOVEMBRE 1936

Le mariage remonte à six mois. Elle retire le capuchon de son stylo.

*38 High Street
Southwold, Suffolk
un mardi*

Et maintenant ?

Elle se lève, tisonne le feu. Se rassoit. Créature argentée qui n'en fait qu'à sa tête, le chat lui saute sur les genoux. Elle frotte une allumette, la laisse brûler dans le cendrier. En allume une autre. « À qui écris-tu ? » lui demande George depuis son fauteuil, en repliant le journal si brutalement qu'elle devine son agacement. C'est juste, elle s'est vraiment montrée agaçante.

« À Norah.

– Ah. La fameuse Norah. » Il plaisante. Il ne l'a jamais rencontrée. « Est-ce si difficile ? » Un rire pétille dans ses yeux bleus. Elle sourit. « Cela ne le devrait-il pas ? »

Il se lève. « Je te laisse en débattre. »

Elle est assise à un bureau dans le salon de sa toute nouvelle belle-famille, dans la bourgade tranquille de Southwold. À la cuisine, on débarrasse la vaisselle du déjeuner ; elle l'a fait tous

les jours depuis son arrivée, alors elle s'accorde une pause. Sa belle-mère et Avril, sa jeune belle-sœur, s'en chargeront. L'aînée de la fratrie, Marjorie, s'est mariée et a déménagé – heureusement, car la demeure ne pourrait contenir une personne de plus. Eileen se roule une cigarette avec sa rouleuse, lèche la feuille pour la sceller. Difficile de se lancer dans le récit de tout ce qui lui est arrivé depuis le jour de son mariage. Norah et elle commencent rarement leurs lettres par « Chère Eileen » ou « Chère Norah » – habitude née de leur intimité à l'époque où elles étaient étudiantes, comme si leurs échanges n'étaient que les épisodes d'une longue conversation ininterrompue. Elle allume sa cigarette, tire deux bouffées, puis la pose dans le cendrier. Le chat quitte ses genoux.

Il y a déjà un moment que j'ai écrit l'adresse, depuis j'ai joué avec trois chats, roulé une cigarette (oui je les roule, maintenant, mais pas à la main), tisonné le feu et réussi à exaspérer Eric (c'est-à-dire George) – tout ça parce que je ne savais pas vraiment quoi t'écrire. J'ai perdu l'habitude d'entretenir une correspondance assidue au cours des premières semaines de notre mariage car nous nous querellions sans cesse, si âprement que j'ai pensé gagner du temps en n'écrivant qu'une seule fois à tout le monde après que le meurtre ou la séparation serait accompli.¹

Ça fera rire Norah. Mais elle lira aussi entre les lignes. Eileen coince la cigarette à la commissure de ses lèvres. Derrière, George plante des clous – danger pour toutes les personnes impliquées. Allez, autant le dire :

Eric a décidé que son travail ne devait pas être interrompu et, au bout d'une semaine de mariage, il s'est plaint amèrement du fait que, en une semaine, il n'avait eu que deux bonnes journées de travail sur sept.

Devant elle, la fenêtre donne directement sur la grand-rue. Une femme coiffée d'un chapeau jaune passe à trois mètres à peine, tenant un petit garçon par la main. Ils ont le nez rougi par le froid. C'est une petite ville de bord de mer et elle espère qu'il va neiger ; elle n'a jamais vu une plage enneigée.

Ensuite, la tante d'Eric a séjourné parmi nous et c'était tellement horrible (elle est restée deux mois) que nous avons juste cessé de nous disputer tout en rongant notre frein.

Puis elle est repartie et ça a recommencé.

Les ancêtres sont tous du côté du père, même si la mère, Ida, est beaucoup plus intéressante – elle est drôle et séduisante avec ses pendants d'oreilles en argent de Birmanie. Il émane d'elle un air de liberté, avec ce charme de moineau à moitié français, ses tendances socialistes et son soutien aux suffragettes. Elle considère son mari – un gentil petit vieux un peu rigide qui porte un œillet fané à la boutonnière – tel un meuble reçu en héritage. Hier soir, au dîner, il a retiré son dentier et l'a placé à côté de son assiette, comme pour se priver lui-même de la parole tandis qu'il mâchonnait sa nourriture². Les seuls mots qu'Ida lui a adressés étaient : « Du tapioca, ce que tu préfères », quand le dessert a été servi. Puis elle a continué à parler de « ces brutes ³ » (le terme qu'elle utilise pour qualifier les hommes, semble-t-il) venues réparer les canalisations. Hilarant – même si elle espère qu'ils n'en arriveront pas là, George et elle.

À présent elle les entend qui rangent la vaisselle. Quel soulagement de ne pas être au cottage, où tout le travail domestique lui incombe. Ça, elle ne le dira pas à Norah. Pas plus que l'absence de tout-à-l'égout, de chauffage ou d'électricité. Elle ne lui parlera pas non plus du Désastreux Événement des Latrines. Et encore moins de leurs relations sexuelles. Il y a des pensées que l'on peut – presque – réprimer, jusqu'au moment où l'on

s'aperçoit que cacher tant de choses à sa meilleure amie vous empêche en réalité de lui dire quoi que ce soit. Les mots lui manquent quand elle songe à tout ce qu'elle a volontairement abandonné, tout ce qu'elle a mis en péril (ses études à Oxford, le « talent » que certains lui prêtaient) au profit de son travail à lui.

Bien sûr elle ne mentionnera pas le fait qu'il part se battre en Espagne. La semaine prochaine. Elle l'a encouragé à prendre cette décision, mais c'est difficile à expliquer alors qu'ils viennent de se marier. Peut-être dans une prochaine lettre. Aujourd'hui, elle va plutôt lui parler de sa nouvelle famille.

Les Blair, originaires des Lowlands en Écosse, sont des gens sans intérêt, pourtant l'un d'entre eux a fait fortune grâce à l'esclavage, et son fils, Thomas, qui aussi inconcevable cela soit-il ressemblait trait pour trait à un mouton, épousa la fille du duc de Westmoreland (dont j'ignorais même l'existence) et mena si grand train qu'il dilapida tout son argent mais ne put se refaire car l'esclavage était passé de mode. Donc, son fils s'engagea dans l'armée, qu'il quitta pour l'Église, puis il épousa une jeune fille de quinze ans qui le haïssait, avec laquelle il eut dix enfants, dont le père d'Eric, âgé aujourd'hui de quatre-vingts ans, dernier survivant de la fratrie, et plus personne n'a d'argent mais la famille demeure sur le seuil flageolant de la noblesse, d'après George.

Sa famille l'appelle Eric, mais pour elle, c'est George, le nom de plume qu'il s'est choisi. En raison de ses deux identités, la vie domestique peut à tout instant se transformer en « comédie des erreurs ». Et c'est vraiment drôle – la mère l'est délibérément, Avril sans le vouloir. En outre, elles semblent toutes les deux épouser sa cause à elle contre Eric/George.

Malgré tout, dans l'ensemble, la famille est sympathique et, j'imagine, montre une attitude très inhabituelle envers moi car ils adorent Eric mais le considèrent invivable – le jour de nos noces, Mrs Blair a secoué la tête en disant que je serais courageuse si seulement je savais ce qui m'attendait, et Avril, la sœur, a ajouté que, bien évidemment, je l'ignorais, sans quoi je ne serais pas là. Je pense qu'elles n'ont pas compris combien nos caractères se ressemblent, ce qui est un atout une fois qu'on a accepté les choses telles qu'elles sont.

Avril passe la tête par la porte, long visage androgyne, avec une masse de cheveux évoquant un champignon, et les mêmes yeux pâles que George. Veut-elle venir se promener sur la digue avec eux ?

« Tout de suite ? » Elle ne pose pas son stylo.

« Oui, tout de suite. »

Elle replie la lettre pour la finir plus tard et la glisse sous un cendrier qui fait office de presse-papier. Puis elle songe à autre chose qu'elle voudrait dire et la reprend.

Je pensais venir te voir, et j'ai décidé deux fois d'une date, mais lorsque Eric sait que je m'en vais, il a toujours un problème, et s'il ne le sait pas (quand mon frère Eric passe me chercher et m'emmène quelque part, ainsi qu'il l'a fait deux fois), il attrape quelque chose et je suis obligée de rentrer.

Bien sûr, elle était au courant de sa maladie pulmonaire, mais elle ne pouvait se douter qu'il en userait de cette façon. Elle ne s'attendait pas à ça.

Comment en est-elle arrivée là ?

Comment en suis-je arrivée là ?

À la fin de l'été 2017, je me suis retrouvée débordée sur tous les fronts : je devais organiser la rentrée de mes filles adolescentes dans de nouvelles écoles – uniformes, livres, des emails par douzaines –, prendre rendez-vous chez l'orthodontiste, trouver un euphonium à louer, gérer le programme de vacances de mon fils (apportez un tee-shirt supplémentaire pour le *tie-dye*!), emmener un jeune correspondant français déprimé visiter la ville, persuader des ouvriers condescendants et peu accommodants de venir réparer ma vieille maison dans des créneaux de trois heures choisis à leur convenance, préparer le séjour d'un proche à l'hôpital et recevoir ma chère famille venue d'un autre État dans ce moment de grande tristesse. Tout cela repoussait les délais de remise de mon travail alors que chaque minute comptait. Je suis allée faire les courses, une fois de plus, dans notre centre commercial abrutissant. Au volant de ma voiture, une fois de plus, j'ai descendu les étages du parking en suivant les panneaux SORTIE qui, je le savais, n'étaient que de vaines promesses : je n'arriverais jamais à m'en sortir. Quand la machine vorace qui actionnait la barrière a avalé mon ticket, j'ai compris : le centre commercial avait englouti mon âme de privilégiée périménopausée. Il fallait que je la récupère.

Donc, au lieu de rentrer à la maison, je me suis garée à l'angle d'une librairie d'occasion, Sappho. La glace pouvait bien fondre dans le coffre; la viande, suer dans son emballage en plastique toxique. Sappho Books est une relique des années 1970, l'époque où ma mère s'émancipait. C'est un dédale dans son jus installé dans une maison victorienne, où des notices manuscrites dépassent des étagères (« Fiction australienne », « Ésotérie », « Jung »), avec un café accueillant et sans chichis dans une cour ornée de palmiers en pots. Grimper les marches grinçantes de l'escalier de bois, c'est remonter le temps jusqu'à une douce période pré-digitale, faite de fauteuils usés et de découvertes fortuites. Cet endroit est une caverne d'Ali Baba d'œuvres qui ont surnagé parmi la masse des livres sans intérêt publiés au fil des décennies, et qui ont réussi à survivre à leur époque. Vous y trouvez ce que vous avez raté, ce dont vous n'avez jamais entendu parler, ce qui vous manquait sans que vous le sachiez. Sappho est l'opposé d'un centre commercial: personne n'essaie de vous y vendre quoi que ce soit. D'ailleurs, la vendeuse tatouée à la caisse pousse un soupir mélancolique chaque fois que vous achetez un livre, comme si votre argent ne pouvait en combler la perte. C'est un lieu qui a une âme.

Dans la salle du haut, j'ai découvert une première édition en quatre volumes de *Essais, articles, lettres*, publiée en 1968. J'ai toujours adoré Orwell – son humour plein d'autodérision, sa vision au scalpel de la façon dont le pouvoir opère et sur qui il s'exerce. Je me suis installée dans un fauteuil. Les pages, jaunies, fragiles, avaient l'odeur du passé. J'ai ouvert l'essai « Tirer sur l'éléphant ». Cela commence ainsi :

« À Moulmein⁴, en Basse-Birmanie, un grand nombre de gens me détestaient – seule fois de ma vie où je fus assez

important pour qu'une telle chose m'arrive. J'étais sergent de police dans cette ville... »

Cette voix ! J'ai déposé les courses à la maison et j'ai emmené Orwell et le correspondant français à la piscine Dawn Fraser, au port. Là-bas, le petit Français pourrait nager et peut-être se distraire. J'irais m'asseoir à l'ombre, dans la tribune vieille de cent quarante ans, pour découvrir, essai après essai, comment Orwell était devenu l'écrivain George Orwell.

À la fin de la journée, j'en étais à ce célèbre essai : « Pourquoi j'écris ». « Je savais, affirme Orwell, que j'avais des facilités avec les mots et que j'étais capable de faire face à l'adversité, je sentais donc que cela m'ouvrait un monde où je pouvais prendre ma revanche sur les échecs du quotidien.⁵ »

En contemplant les eaux miroitantes vers Cockatoo Island, j'ai passé en revue tous les échecs de ce jour-là : le plastique toxique, la torture du parking, ce pauvre correspondant qui enchaînait ses misérables longueurs. Sans parler du travail en retard, à propos duquel les messages assortis d'un drapeau rouge s'empilaient dans ma boîte mail. Il me fallait faire face à l'« adversité » suivante : en dépit de nos intentions louables à Craig et moi de nous répartir de manière équitable les tâches domestiques et l'investissement affectif, la vie avait conspiré contre nous. Je m'acquittais de la part du lion depuis si longtemps que nous ne nous en apercevions même plus. Pour quelqu'une qui dédie son temps à l'observation, je m'étais « plantée de ouf », comme aurait dit mon fils de neuf ans.

Je suis revenue au texte.

« Passé trente ans », écrit Orwell, la plupart des gens « renoncent à leurs ambitions personnelles – généralement, ils abandonnent même l'idée qu'ils sont des individus à part entière – et se consacrent

essentiellement aux autres, quand ils ne sont pas tout simplement écrasés par le train-train quotidien.⁶ »

« Anna? » j'ai levé les yeux vers la silhouette dégoulinante de Benoît et je lui ai tendu ma carte bleue – une glace pour gagner du temps.

« Mais il existe aussi, continue Orwell, une minorité de gens talentueux et volontaires, déterminés à vivre pleinement leur vie, et les écrivains appartiennent à cette catégorie. »

Même si je ne discernais pas encore ma propre rage assez clairement pour pouvoir l'anéantir, du moins pouvais-je me l'approprier. Et puis :

« Le point de départ, pour moi, est toujours le soutien à une cause, un sentiment d'injustice. Lorsque je me lance dans l'écriture d'un livre, je ne me dis pas que je vais produire une œuvre d'art. J'écris pour mettre au jour un mensonge, ou pour attirer l'attention sur un fait... »

J'ai refermé le livre. J'avais un plan. Mes trois enfants – deux ados et un préado – allaient un jour sortir de l'âge tendre et me voir telle que j'étais, par conséquent je devais me rendre visible à moi-même. J'irais regarder sous le fardeau de la condition d'épouse et de mère pour voir ce qui subsistait de moi. Je lirais les écrits d'Orwell au sujet des tyrannies et des « petites orthodoxies malodorantes⁷ » de son époque, et je me servais de lui pour me libérer des miennes.

Alors que l'été virait à l'automne, j'ai lu les six principales biographies d'Orwell, publiées entre 1970 et 2003⁸. Elles sont respectivement de Peter Stansky et William Abrahams (1972 et 1979), Bernard Crick (1980), Michael Shelden (1991), Jeffrey Meyers (2001), D. J. Taylor (2003) et Gordon Bowker (2003). J'ai toujours aimé Orwell, aussi

était-ce une joie de découvrir cet homme qu'un de ses biographes appelle « l'auteur sérieux le plus lu et le plus influent du xx^e siècle⁹ » et « une force morale, une lueur dans les ténèbres, un chemin à travers l'obscurité¹⁰ ». J'ai découvert l'enfance d'Orwell dans les années 1910, sa scolarité à Eton et son expérience en Birmanie, en tant que jeune policier. J'ai appris qu'il avait épousé Eileen O'Shaughnessy en 1936, combattu les fascistes pendant la guerre d'Espagne, puis vécu à Londres sous les bombardements nazis, où il avait écrit son chef-d'œuvre, *La Ferme des animaux* et, plus tard, cette fabuleuse dystopie : *1984*.

L'hiver venant, je suis tombée sur cette note qu'Orwell a rédigée à la fin de sa vie, bien après la fin de son mariage, lorsqu'il était malade. Il l'a griffonnée dans son carnet, à la troisième personne, comme pour prendre ses distances avec une pensée peu reluisante.

« Il y avait deux choses importantes concernant les femmes qu'on pouvait seulement découvrir en se mariant et qui allaient complètement à l'encontre de l'image que celles-ci avaient tenté d'imposer au monde. La première, c'est qu'elles étaient incorrigiblement sales et désordonnées. L'autre, c'était leur sexualité terrible et dévorante... Il songea que dans tous les couples, mariés ou pas, c'était toujours la femme qui insistait pour avoir des relations sexuelles. Selon son expérience, elles étaient insatiables et inlassables, quel que soit le nombre de fois où elles faisaient l'amour... Au bout d'un ou deux ans de mariage, les relations sexuelles n'étaient plus qu'un devoir conjugal que l'homme devait à la femme. Mais il soupçonnait que dans tous les couples le combat fût le même : l'homme essayait d'échapper aux relations sexuelles, de ne s'y adonner que quand il en avait envie (ou avec d'autres femmes), tandis

que la femme en demandait encore, et encore, et encore, et encore, tout en méprisant son mari pour son manque de virilité. »

Orwell n'a vécu qu'avec une seule femme. Ces commentaires visent donc Eileen.

J'ai passé en revue les biographies. Certaines citent en partie cet extrait. Pouvaient-elles m'aider à comprendre ce qui se jouait entre ces lignes? Dans l'une d'entre elles, on trouve cette observation: « Plus tard, en faisant référence à un meurtre de l'époque edwardienne, il écrit à propos de "la sympathie que tout le monde ressent à l'égard d'un homme qui tue sa femme" – il s'agit là clairement de l'Orwell misogyne (même si c'est ironique), penchant qu'il tentait en temps normal d'étouffer ou d'effacer.¹¹ » J'étais perplexe, et ce commentaire ne m'aidait guère. Un autre biographe sous-entend qu'il s'agit d'une fiction, peut-être un « passage pour un roman ou une nouvelle avec des fantasmes sexuels de tendance sadique. » Puis, sans doute inquiet qu'Orwell confesse un « manque de virilité », il essaie de rejeter la responsabilité sur les femmes en expliquant que ces commentaires « renvoient à un type de femmes trop exigeantes sur le plan sexuel¹² ». Aucune utilité. Un troisième biographe écrit: « Les femmes, suggère [Orwell], utilisent le sexe pour contrôler leurs maris.¹³ » Et voilà le cliché misogyne de la femme qui « contrôle » un homme, alors que tout ce qu'elle essaie de contrôler, c'est l'accès à son propre corps – d'aucune utilité non plus, surtout qu'Orwell dit bien qu'il ne désire *pas* le corps de sa femme. Ces biographes semblent ne pas savoir quoi dire face à cette charge anti-femme, anti-épouse et anti-sexe, aussi la laissent-ils de côté en comprenant cette pulsion, en la banalisant en tant que « penchant », ou la nient-ils complètement sous couvert d'écriture fictionnelle, voire rejettent-ils la faute sur la femme elle-même.

La lecture de ces propos d'Orwell est pénible. Les femmes le dégoûtent ; il se dégoûte lui-même. Il se montre paranoïaque, a le sentiment d'avoir été le jouet d'une conspiration politico-sexuelle orchestrée par des femmes sales qui « imposent au monde » une fausse image d'elles-mêmes. Il considère les femmes – en tant qu'épouses – selon ce qu'elles font pour lui, ou exigent de lui. Pas assez propres ; trop avides de sexe. Et de son point de vue à elle ? Ma première intuition : trop de ménage et pas assez de sexe, ou plutôt pas assez de *bon* sexe.

Voilà comment je suis passée de l'œuvre à la biographie, et de l'homme à la femme.